



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

Les premières représentations de l'*Orgie* avaient attiré beaucoup de monde à l'Opéra ; il fallait y retenir ses loges à l'avance. Aussi la chaleur était telle, que toutes les femmes y ôtaient leurs chapeaux, leurs écharpes, leurs gants. Beaucoup d'entre elles portaient en sortant leurs souliers en pantouffles, les cheveux étaient défrisés, enfin tout indiquait les inconvénients d'une atmosphère d'été au milieu d'un théâtre de Paris. Une telle disposition est trop peu favorable aux modes pour que l'on découvre quelques nouveautés remarquables ; aussi nous ne parlerons que des robes en organdi et mousseline blanche qui étaient des plus nombreuses cette semaine à l'Opéra. Les cheveux lisses passés derrière les oreilles, une ferromnière sur le front, un peigne d'écaille à galerie

à jour et sculpté; sur le cou une chaîne d'émail soutenant un lorgnon émail et or. Une femme très-bien mise portait en guise de chaîne un fil de grenat très-foncé. Beaucoup de manches étaient très-larges vers le haut, et demi-larges vers le bas. Les bracelets les plus nouveaux étaient des petites chaînes d'émail ou d'or, faisant trois fois le tour du poignet.

—C'est une mode que de porter un charmant bouquet de fleurs à la main lorsque l'on est au spectacle; c'est une mode pour les hommes, que de l'offrir; une mode pour les femmes que de le recevoir. Aussi, pendant les entr'actes, voit-on souvent la porte d'une loge s'ouvrir, et une jeune bouquetière y déposer un bouquet qu'elle est chargée de remettre, sans que l'on indique de quelle part. Reste à l'imagination, au cœur peut-être, le soin de le deviner. Quant au spectateur, il n'y voit que le plus ou le moins de mérite que peuvent posséder aux yeux de leur société les femmes qui reçoivent le plus ou moins de ces offrandes pendant la durée du spectacle.

—Les femmes suivent beaucoup les promenades de cheval dans ce moment. On voit quelquefois au Bois des cavalcades d'amazones. Le costume ne peut guère différer de l'amazone connue: le canezout blanc, un plissé en batiste autour du cou, dépassant une petite cravate écos-saise; le jupon en chaly uni, de couleur grisâtre; bottines et pantalons garnis, chapeau forme d'homme, bords assez larges; tel est le costume général et contre lequel toutes les variations de la mode viennent échouer.

—De huit à dix heures du soir les allées des Tuileries sont tellement encombrées par les promeneurs, qu'il semblerait que tout Paris s'y trouve réuni. Lorsque la nuit approche c'est un aspect charmant que toutes ces femmes légères de tournure, et si gracieuses dans leur marche, se croisant et se heurtant sous ces massifs de verdure, et apparaissant comme des ombres animées par tout ce charme que prêtent une fin de jour, ses doux reflets, ses piquantes incertitudes. La mise des femmes ajoute à cet enchantement. Les tailles minces et sveltes, que dessine toujours une ceinture foncée, des jupons courts et dégagés d'où s'échappent de petits pieds si bien marqués dans une bottine étroite, et puis ces chapeaux dont la forme ingénieuse montre bien moins la beauté qu'elle ne la fait deviner, tout cela est d'un ensemble, d'un intérêt qui explique l'attrait des belles soirées au jardin des Tuileries et en fait le rendez-vous de tant de sociétés différentes. C'est aussi là où sont tous les caprices de la toilette, et l'on peut s'y assurer que les redingotes



ouvertes, les capotes de paille de riz, les écharpes de mousseline peinte, les manches étroites sur le bras, et les bottines de couleur tendre sont la véritable mode de la saison.

— Sous les chapeaux on place toujours la petite cocarde de rubans au-dessus d'une des touffes de cheveux. Quelquefois on en met deux. Sous un chapeau jaune, ou paille, ces cocardes en petits rubans couleur feu sont d'un joli effet. Chez soi on met aussi cet ornement sous la garniture de ses bonnets.

— On vend beaucoup de nœuds de cheveux en rubans de gaze de toutes nuances ; mais particulièrement en celle des cheveux. Ces nœuds sont fixés au bout d'une longue épingle noire que l'on place à volonté lorsque la coiffure est finie. Les uns sont faits en coques doubles, les autres en rubans découpés.

— Toujours force petits tabliers en gros de Naples, brodé avec des petites poches formant porte-feuille. On en fait aussi en gros de Naples, à petits carreaux ou à mille raies.

#### MODES D'HOMMES.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de différences entre les costumes des jeunes gens français et ceux des Anglais qui habitent Paris. Leurs toilettes se composent pour la plupart d'habits bleus ou noirs, de gilets et pantalons blancs ; ces derniers sont tous en fil. La confection de leurs habits est exécutée d'une manière très-simple. On sait que ce sont eux qui ont ramené en France la mode de ne pas remployer les draps, et de ne mettre aux habits que les garnitures indispensables à la solidité des revers. Ils n'aiment pas que leurs habits soient chargés de doublures inutiles, il faut qu'ils soient extrêmement légers. Nous en avons même connu plusieurs qui comparaient le poids des habits qu'ils faisaient faire avec ceux qu'ils avaient apportés d'Angleterre.

Les tailleurs anglais ont pour la confection des avantages que l'on a rarement chez nous. Leurs toiles, leurs tricots, et généralement tout ce qui a rapport aux garnitures des habits, est d'une meilleure qualité. Leur travail en devient plus facile et leur donne le moyen d'abrèger l'ouvrage.



## Mémoires

SCIENTIFIQUES ET ANECDOTIQUES

### DU PHYSICIEN-AÉRONAUTE ROBERTSON\*.

Une fureur, rare par sa durée, s'attache aux innombrables publications qui, depuis quelques années, se répandent dans le public sous le titre de *Mémoires*. Chaque notabilité vivante a eu naturellement le privilège de faire d'abord sa biographie; puis on a réclamé près des morts, et ceux-ci, aussi dociles que les ombres fantasmagoriques de M. Robertson, se sont trouvés munis de leurs narrations, préparées pour la satisfaction de notre génération privilégiée.

M. Robertson, si célèbre par ses voyages aérostatiques et surtout par ses expériences de fantasmagorie, vient de réunir aussi ses souvenirs, sous le titre de *Mémoires*, et la vie errante et active du physicien lui a fourni une mine féconde à exploiter. Combien de chefs d'état, de princes, de diplomates, de personnages célèbres de toute espèce, sont venus tour-à-tour évoquer les ombres du moderne nécromancier!

Aux anecdotes nombreuses dont M. Robertson a semé son récit, il a joint des esquisses de quelques procédés intéressans de la physique, et s'est étendu sur les apparitions fantasmagoriques, leurs procédés, leurs illusions. Aussi la lecture des *Mémoires de M. Robertson* offre-t-elle un délassement à la fois agréable et instructif.

Lorsque M. Robertson ouvrit en 1798, dans l'ancien couvent des Capucines, son spectacle fantasmagorique, l'apparition de ses ombres,

\* A Paris, chez l'Auteur, boulevard Montmartre, n° 12; à la librairie de Wurtz, rue de Bourbon, n° 10, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

publi-  
e sous  
ent le  
s des  
es de  
arées  
at par  
enirs,  
n lui  
de  
sont  
it, il  
ique,  
édés,  
offre-  
t des  
bres,  
urtz,



*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.  
Chapeau en paille de riz. Robe en mousseline de soie. Canes en tulle  
brodé des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Pagan rue Montmartre N.º 167.



*Petit Courrier des Dames*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2, près le passage de l'Opéra  
Costume imité d'après ceux de 1795. à 1805. sortant des Ateliers de M<sup>r</sup>. Barthelemy-Perrier  
Tailleur rue Vivienne N<sup>o</sup> 2. bis Coiffure de M<sup>r</sup>. Lecomte rue Caillout N<sup>o</sup> 32.



de ses spectres, des habitans des sépulcres et des enfers, produisirent une sensation difficile à décrire. Le physicien avait beaucoup de peine à persuader qu'il n'avait pas le don de sorcellerie : chaque jour on venait lui demander quelque révélation sur l'avenir, quelque renseignement sur le passé. Des jeunes gens venaient fréquemment le prier d'évoquer l'ombre de leurs maîtresses, des femmes celle de leurs maris, des jeunes personnes, surtout, celle de leurs mères. « Tout en écoutant le récit de leur peine, dit M. Robertson, je désabusais leur crédulité. Mes efforts restèrent cependant infructueux devant l'exaltation d'une femme dont le mari m'avait été connu : il était maître de musique de la chapelle de Versailles ; son épouse fut inconsolable de sa mort ; elle conçut l'espoir que je pourrais faire apparaître son ombre devant elle ; ce fut dès lors une idée fixe que rien ne put affaiblir. Elle m'accusait de prendre plaisir à prolonger et à accroître sa douleur par mon refus. Je voyais une femme prête à perdre la raison ; je m'adressai au bureau de la police, et je demandai la permission d'adoucir le chagrin de cette femme, en complétant une erreur qui ne pouvait se dissiper qu'en la réalisant. Cette permission me fut accordée ; je m'appliquai à la bien persuader que, si cette évocation était possible, le pouvoir n'en existait que pour en faire usage une seule fois. Je dessinai de souvenir les traits de son mari, certain que l'imagination malade de la spectatrice ferait le reste. En effet, l'ombre de son mari parut à peine qu'elle s'écria : O mon mari ! mon cher mari ! je te revois..... c'est toi ; reste, reste, ne me quitte pas si tôt. » L'ombre s'était approchée jusque sous ses yeux ; elle voulut se lever, mais l'ombre disparut et alors elle resta interdite, puis versa des larmes abondantes. Sa douleur était plus tendre ; elle me remercia d'une manière expressive, dit qu'elle avait la certitude que son mari l'entendait, la voyait encore, que ce serait, toute sa vie, une douce consolation. »

Ce trait prouve à quel point d'égarement l'imagination peut être conduite.

Après avoir fait remonter l'invention de la fantasmagorie aux tems les plus anciens, M. Robertson suit les phases de cette science, jusqu'à l'époque où il la ressuscita parmi nous. Il suppose qu'elle n'était pas inconnue à Cagliostro, qui lui dut quelques-uns des prodiges avec lesquels il fit tant de dupes. Cagliostro avait persuadé au cardinal de Rohan, qu'il ferait passer, devant ses yeux, l'ombre de sa maîtresse. Il avait déjà accordé la même faveur à Varsovie, au prince Adam Poninski.

Ce prince, grâce au pouvoir du magicien, avait revu l'image chérie de sa maîtresse, Kepinska, morte depuis quelques années, et avait prodigué l'or pour récompenser l'auteur d'un si doux enchantement. Le Cardinal de Rohan n'en jouit pas aussi promptement qu'il l'avait désiré : ce moment si attendu fut une fois différé ; sans doute Cagliostro attendait un effet de lumière que l'état du ciel ne lui présentait pas. Enfin il vint annoncer que les auspices semblaient favorables et que le prodige allait se réaliser ; cinq ou six personnes furent seules admises dans une petite salle toute tendue de noir ; il recommanda le plus religieux silence. Une figure à peine ébauchée vint tout-à-coup se dessiner sur la muraille, aux regards fascinés du Cardinal, et se décomposa rapidement ; il n'eut que le tems de jeter un cri et de ressentir un mouvement passionné, dont l'impression accrue par ses souvenirs, dut rester longtems gravée dans son ame.



## MÉLANGES.

— *L'Orgie*, ballet en trois actes, de MM. Scribe et Coralli, obtient le succès le plus brillant au Grand Opéra. La fertile imagination de M. Scribe a su trouver une multitude de détails neufs et originaux dans un sujet qu'il avait déjà traité avec succès à l'Opéra-Comique. On ne trouve pas dans *L'Orgie* les scènes touchantes qui sont dans *Léocadie*, mais il y a plus de brillant, plus de mouvement, plus de ce qui constitue le ballet. Les détails des scènes sont remplis de grâce, les costumes frais et vrais, les décorations belles et la mise en scène très-soignée. Les danses, dessinées avec goût, sont exécutées avec une rare perfection. Il n'en faut pas davantage pour composer un spectacle fort séduisant; aussi celui du nouveau ballet est-il destiné à obtenir une vogue durable.

Les acteurs contribuent puissamment au succès de l'ouvrage : M<sup>lle</sup> Legallois s'acquitte avec un grand talent de son rôle; son jeu a tour à tour la grâce et le pathétique qu'exige le rôle de Léocadie. Perrot danse avec perfection un pas de trois dans lequel il est bien secondé par M<sup>me</sup> Montessu et Alexis Dupont.

— *Le Voyage de la Liberté* attire depuis quelque tems la foule au théâtre des Nouveautés. Dame Liberté pourrait être d'autant mieux accusée de sorcellerie pour un tel prodige, qu'elle a métamorphosé, en un vrai sabbat, la solitude de cette salle; hâtons-nous cependant de dire, pour sa justification, que le désintéressement de l'administration est bien pour quelque chose dans le miracle : c'est *pro deo* que les banquettes du parterre et des galeries supérieures, où sommeillaient jadis si paisiblement quelques désœuvrés, sont aujourd'hui chargées de nombreux et ardens spectateurs.

L'intrigue de la pièce est fort plate, mais elle est relevée par des couplets dévorans de patriotisme. Les auteurs ont inhumainement sacrifié à la risée publique un magistrat non moins fameux par son parapluie que par ses écrits; ils ont traîné sur la scène des princes suffisamment accablés par la fortune, et qui sont là livrés, comme le lion devenu vieux. Le tout se termine par des trépignemens, des clameurs, qui n'ont rien de bien électrisant pour ceux qui ont dans le cœur le sentiment de la

générosité et de la dignité françaises. En un mot, c'est une triste impression qu'on emporte de ce spectacle.

— Il vient de paraître un roman nouveau dont le titre est : *la Noce de Christine, ou les Trois Journées de juillet* 1830. Ce roman, qui, comme l'annonce son titre, contient quelques épisodes de notre belle révolution, sera sans doute lu avec beaucoup d'intérêt.

— M. Duval, curé de Pleurtruit, a été militaire et marin. La commune est entièrement remplie de marins, et il a pris l'habitude de parler leur langage. Quand les matelots arrivent de Marseille, il suppose qu'ils ont besoin de ses secours spirituels ; mais il ne leur dit pas : Viens à confesse ! Il leur dit : Tu arrives d'un lieu où il faisait *mauvais tems* ; tu t'es laissé aller en *dérive* ; viens avec moi pour te remettre *au vent de ta bouée* !

Voici son discours lorsqu'on a commencé à chanter le *Domine salvum* pour notre roi Louis-Philippe. (Il l'a prononcé en chaire.)

Mes bons amis, pendant que vous étiez à pêcher de la morue, il s'est passé bien des choses par ici !... Le *navire* de l'état *naviguait* mal ; on avait beau crier *gare*, à chaque instant il faisait des *avaries*. — Ma foi, un jour, l'équipage ennuyé jeta *le capitaine de l'état-major par sur-le-bord* !... Mais tout en manœuvrant, les *matelots* ne savaient pas se conduire, et c'est pour cela qu'ils ont nommé un *nouveau capitaine* ! Il s'appelle Louis-Philippe. — On a écrit à Rome, et l'on a répondu qu'il n'était pas mauvais. J'en ai demandé des nouvelles à des armateurs de Saint-Malo ; ils m'ont dit qu'il était très-bon... D'après cela, mes garçons, nous allons prier pour lui, et vous allez me répondre avec vos belles voix de Terre-Neuve !!!

Alors le curé entonna le *Domine salvum*, et sept cents voix de marins répondent avec vigueur.

A ce Numéro sont jointes les planches 821 et 822.

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.